

300 *AVERTISSEMENT.*

C'est par cette même raison, qu'à ce Discours on en a joint un autre sur les preuves des Livres de Moïse, qui n'avoit pas été fait pour voir le jour, non plus que le Traité où l'on fait voir, qu'il y a des démonstrations d'une autre espece, & aussi certaines que celles de la Géométrie, & qu'on en peut donner de telles pour la Religion Chrétienne. Quelque succès qu'ils aient les uns & les autres, on s'estimeroit trop heureux, s'il plaisoit à Dieu, qui fait servir les moindres choses à ses plus grands desseins, qu'une seule personne dans le monde en profitât.



DISCOURS

SUR

LES PENSÉES

DE

M. PASCAL.



Comme qu'on a vu jusqu'ici de Monsieur PASCAL a donné une si haute idée de la grandeur de son esprit, qu'il ne faut pas s'étonner que ceux qui savoient qu'il avoit dessein d'écrire sur la vérité de la Religion, aient eu beaucoup d'impatience de voir ce qu'on en avoit trouvé dans ses papiers après sa mort. Ses amis, de leur côté, n'en avoient pas moins de le publier; & comme ils savoient encore mieux le prix de ce qui leur restoit de lui, que ceux qui n'en jugeoient que par conjecture, il ne faut pas douter qu'ils

ne se soient senti pressés de rendre ce dernier devoir à un homme dont la mémoire leur est si chere, & de faire part au monde d'une chose qu'ils croyoient avec raison lui devoir être si utile.

Car quoique Monsieur Pascal n'eût encore rien écrit sur ce sujet que quelques pensées détachées, qui auroient pu trouver leur place dans l'Ouvrage qu'il méditoit, mais qui n'en auroient fait qu'une très-petite partie, & qui n'en sauroient donner qu'une idée fort imparfaite, on peut dire néanmoins qu'on n'a encore rien vu d'approchant sur cette matiere. Cependant, on ne sauroit presque prévoir de quelle maniere les précieux restes de ce grand dessein seront reçus dans le monde. Quantité de gens seront sans doute choqués d'y trouver si peu d'ordre, de ce que tout y est imparfait, & de ce qu'il y a même quantité de pensées sans suite, ni liaison, & dont on ne voit point où elles tendent; mais qu'ils considerent que ce que M. Pascal avoit entrepris, n'étant pas de ces choses qu'on peut dire achevées dès qu'on en a conçu le dessein, ou de ces Ouvrages dans le train ordinaire, & qui sont aussi bons d'une façon que d'une autre, il y avoit encore bien loin du projet à l'exécution. Ce devoit être un composé de quantité de pieces & de ressorts

différens: il y falloit défabuser le monde d'une infinité d'erreurs, & lui apprendre autant de vérités: enfin il y falloit parler de tout, & en parler raisonnablement; à quoi le chemin n'est guères frayé. Car en effet, tout conduit à la Religion, ou tout en détourne; & comme c'est le plus grand des desseins de Dieu, ou plutôt le centre de tous ses desseins, & qu'il n'a rien fait que pour JESUS-CHRIST, il n'y a rien dans le monde qui n'ait rapport à lui, rien dans les choses vivantes ou inanimées, rien dans les actions ou les pensées des hommes, qui ne soit des suites du péché, ou des effets de la grace, & dans quoi Dieu n'ait pour but de dissiper nos ténèbres, ou de les augmenter, lorsque nous les aimons. Ainsi tout pouvoit entrer dans le livre de M. Pascal; & quelque esprit qu'il eût, il auroit pu employer sa vie au seul amas de tant de matieres, & laisser encore bien des choses à dire. Faut-il donc s'étonner que n'y ayant donné que les quatre ou cinq dernières années de sa vie, & encore avec beaucoup d'interruption, on n'ait trouvé après sa mort que des matériaux informes, & en petite quantité?

D'ailleurs, comme la plupart se sont voulu figurer par avance ce que ce pourroit être que cet Ouvrage, & que chacun s'est imaginé que Monsieur Pascal auroit

dû s'y prendre comme il auroit fait lui-même, il est certain que bien des gens y seront trompés.

Ceux qui ne trouvent rien d'assuré que les preuves de Géométrie, en veulent de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'ame, qui les conduisent de principe en principe comme leurs démonstrations. D'autres demandent de ces raisons communes qui prouvent peu, ou qui ne prouvent qu'à ceux qui sont déjà persuadés; & d'autres des raisons métaphysiques, qui ne sont souvent que des subtilités peu capables de faire impression sur l'esprit, & dont il se défie toujours. Enfin il y en a qui n'ont de gout que pour ce qu'on appelle lieux communs, & pour je ne sais quelle éloquence de mots, dénuée de vérité, qui ne fait qu'éblouir, & ne va jamais jusqu'au cœur.

Il est certain que ni les uns ni les autres ne trouveront pas ce qu'ils demandent dans ces fragmens; mais il est vrai aussi qu'ils l'y trouveroient, s'ils n'étoient abusés par de fausses idées de ce qu'ils cherchent. Tout y est plein de traits d'une éloquence inimitable, & de cette éloquence qui vient d'un sentiment vif des choses, & d'une profonde intelligence, & qui ne manque jamais de remuer & de produire quelque effet. Il y a des preuves

métaphysiques aussi convaincantes qu'on en peut donner en cette matiere; des démonstrations même pour ceux qui s'y connoissent, fondées sur des principes aussi incontestables que ceux des Géometres.

Mais le malheur est que ces principes appartiennent plus au cœur qu'à l'esprit, & que les hommes sont si peu accoutumés à étudier leur cœur, qu'il n'y a rien qui leur soit plus inconnu. Ce n'est presque jamais là que se portent leurs méditations; & quoiqu'ils ne fassent toute leur vie, & en toutes choses, que suivre les mouvemens de leur cœur, ce n'est que comme des aveugles qui se laissent mener sans savoir comment leurs guides sont faits, & sans rien connoître de ce qui se trouve dans leur chemin. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'ils soient insensibles aux lumieres que Dieu y a mises, s'ils ne tournent jamais les yeux de ce côté-là, & qu'ils ne cessent même de se remplir de choses qui leur en ôtent la vue: & s'ils s'en trouve quelques-uns qui s'appliquent à l'étude du cœur humain, peuvent-ils se vanter d'aller jusqu'au fond, & de percer cet abyme de préjugés, de faux sentimens & de passions, où cette lumiere est presque étouffée?

La vérité est, qu'il ne faut pas tant

penfer à prouver Dieu, qu'à le faire sentir, & que ce dernier même est le plus utile, & tout ensemble le plus aisé; & pour le sentir, il faut le chercher dans les sentimens qui subsistent encore en nous, & qui nous restent de la grandeur de notre première nature. Car enfin si Dieu a laissé de ses marques dans tous ses ouvrages, comme on n'en peut pas douter, nous les trouverons bien plutôt en nous-mêmes, que dans les choses extérieures, qui ne nous parlent point, & dont nous n'apercevons qu'une légère superficie, exclus pour jamais d'en connoître le fond & la nature; & s'il est inconcevable qu'il n'ait pas gravé dans ses créatures ce qu'elles lui doivent, pour l'être qu'il leur a donné, ce sera bien plutôt dans son propre cœur que l'homme pourra trouver cette importante leçon, que dans les choses inanimées, qui accomplissent la volonté de Dieu, sans le savoir, & pour qui l'être ne diffère point du néant.

Tant s'en faut donc qu'il faille s'étonner qu'on puisse trouver Dieu par cette voie, qu'une des choses du monde la plus étonnante, c'est que nous ne l'y trouvions pas, & il n'y avoit qu'un renversement pareil à celui que le péché a fait dans l'homme, qui lui pût ôter le sentiment de cette présence de Dieu, que son im-

mensité rend perpétuelle par-tout. Qu'il se console pourtant; ce sceau de Dieu dans ses Ouvrages est éternel & ineffaçable, & le sentiment n'en sauroit être éteint, que la faculté de connoître & de sentir n'y soit détruite. Elle est foible, à la vérité, & languissante; mais de cela même qu'elle connoît sa langueur, elle subsiste & elle peut être rétablie. Elle le fera même tôt ou tard, si elle la reconnoît sincèrement, & qu'elle en gémissé; & elle fera trouver à l'homme, dans son propre cœur, ces traces de Dieu, qu'il chercheroit en vain dans les ouvrages morts de la nature, puisqu'ils ne lui apprendroient jamais, ni quel est ce Dieu, ni ce qu'il demande de lui.

Voilà proprement quel étoit le dessein de M. Pascal: il vouloit rappeler les hommes à leur cœur, & leur faire commencer par se bien connoître eux-mêmes. Toute autre voie, quoique bonne en soi, ne convenoit point, selon lui, à la manière dont ils sont faits; au lieu que celle-ci lui paroissoit conforme à l'état de leur cœur & de leur esprit, & d'autant plus propre à les rendre capables de connoître Dieu, & d'y croire, qu'elle les porte à souhaiter qu'il soit, & à faire consister tout leur bien & toute leur consolation à n'en pouvoir douter.



C'est ce qui paroît par tout ce qu'on voit dans ces fragmens, & par diverses choses qu'on en a retranchées, comme trop imparfaites, & qui ne marquoient que l'ordre qu'il se propofoit de garder. Mais, outre cela, on le fait encore par un discours qu'il fit un jour en présence de quelques-uns de ses amis, & qui fut comme le plan de l'Ouvrage qu'il méditoit. Il parla pour le moins deux heures; & quoique ceux qui s'y trouvoient, fussent des gens d'un esprit à admirer peu de choses, comme on en conviendrait aisément si je les nommois, ils reconnoissent encore présentement qu'ils en furent transportés; que cette ébauche, toute légère qu'elle étoit, leur donna l'idée du plus grand Ouvrage dont un homme puisse être capable; & que l'éloquence, la profondeur, l'intelligence de ce qu'il y a de plus caché dans l'Écriture, la découverte de quantité de choses qui avoient jusques-ici échappé à tout le monde, & tout ce qu'ils virent dans l'esprit de M. Pascal dans ce peu de temps, ne leur permit pas de douter qu'il ne fût propre à exécuter un si grand dessein, & leur persuada de plus, que, s'il ne l'achevoit, il demeureroit long-temps imparfait.

Soit qu'à ce qu'il y avoit d'effectif, & de sa part, & de la leur, il s'y joignît en-

core quelque chose de cette union d'esprit & de sentimens qui échauffe & donne de nouvelles forces, ou que ce fût un de ces momens heureux où les plus habiles se surpassent eux-mêmes, & où les impressions se font si vives & si profondes; tout ce que dit alors M. Pascal leur est encore présent, & c'est d'un d'eux que plus de huit ans après on a appris ce qu'on en va dire.

Après donc qu'il leur eut exposé ce qu'il pensoit des preuves dont se sert d'ordinaire, & fait voir combien celles qu'on tire des ouvrages de Dieu sont peu proportionnées à l'état naturel du cœur humain; & combien les hommes ont la tête peu propre aux raisonnemens métaphysiques, il montra clairement qu'il n'y a que les preuves morales & historiques, & de certains sentimens qui viennent de la nature & de l'expérience qui soient de leur portée; & il fit voir que ce n'est que sur des preuves de cette sorte, que sont fondées les choses qui sont reconnues dans le monde pour les plus certaines. Et en effet, qu'il y ait une ville qu'on appelle Rome, que Mahomet ait été, que l'embrasement de Londres soit véritable, on auroit de la peine à le démontrer; cependant ce seroit être fou d'en douter, & de ne pas exposer sa vie là-dessus, pour

peu qu'il y eût à gagner. Les voies par où nous acquérons ces fortes de certitudes, pour n'être pas géométriques, n'en sont pas moins infaillibles, & ne nous doivent pas moins porter à agir; & ce n'est même que là-dessus que nous agissons presque en toutes choses.

Monsieur Pascal entreprit donc de faire voir que la Religion Chrétienne étoit en aussi forts termes que ce qu'on reçoit de plus indubitablement entre les hommes; & suivant son dessein de leur apprendre à se connoître, il commença par une peinture de l'homme, qui, pour n'être qu'un raccourci, ne laissoit pas de contenir tout ce qu'on a jamais dit de plus excellent sur ce sujet, & ce qu'il en avoit pensé lui-même, qui alloit bien au delà. Jamais ceux qui ont le plus méprisé l'homme, n'ont poussé si loin son imbécillité, sa corruption, ses ténèbres; & jamais sa grandeur & ses avantages n'ont été portés si haut par ceux qui l'ont le plus relevé. Tout ce qu'on voit dans ces fragmens touchant les illusions de l'imagination, la vanité, l'ennui, l'orgueil, l'amour propre, l'égarement des Païens, l'aveuglement des Athées; & de l'autre côté, ce qu'on y trouve de la pensée de l'homme, de la recherche du vrai bien, du sentiment de sa misère, de l'amour de la vérité; tout cela

fait assez voir à quel point il avoit étudié & connu l'homme, & l'auroit bien mieux fait encore, s'il avoit plu à Dieu qu'il y eût mis la dernière main.

Que chacun s'examine sérieusement sur ce qu'il trouvera dans ce Recueil, & qu'on se mette à la place d'un homme que Monsieur Pascal supposoit avoir du sens, & qu'il se propoisoit en idée de pousser à bout, & d'arrêter, pour le mener ensuite pied à pied à la connoissance de la vérité: on verra sans doute qu'il n'est pas possible qu'il ne vienne ensuite à s'effrayer de ce qu'il découvrira en lui, & à se regarder comme un assemblage monstrueux de parties incompatibles; que cet amour pour la vérité, qui ne peut s'effacer de son cœur, joint à une si grande incapacité de la bien connoître, ne le surprenne; & que cet orgueil né avec lui, & qui trouve à se nourrir dans le fond même de la misère & de la bassesse, ne l'étonne; que ce sentiment sourd, au milieu des plus grands biens, qu'il lui manque quelque chose, quoiqu'il ne lui manque rien de ce qu'il connoît, nel'attriste; & qu'enfin ces mouvemens involontaires du cœur qu'il condamne, & qu'il a la peine de combattre lors même qu'il se croit sans défauts, & ceux qui lui causent toujours quelque trouble, s'il veut bien s'observer, quel-

que abandonné qu'il soit au crime, ne le démontent, & ne lui fassent douter qu'une nature si pleine de contrariétés, & double & unique tout ensemble, comme il sent la fiemme, puisse être une simple production du hazard, ou être sortie telle des mains de son auteur.

Quoiqu'un homme en cet état soit encore bien loin de connoître Dieu, il est au moins certain que rien n'est plus propre à lui persuader qu'il peut y avoir autre chose que ce qu'il connoît, & que cette chose inconnue peut lui être d'assez grande conséquence pour chercher s'il n'y a rien qui puisse l'en instruire: & même on ne sauroit nier que ceux qu'on auroit mis dans cette disposition, ne fussent tout autrement capables d'être touchés des autres preuves de Dieu, & qu'ils ne reçussent avec d'autant plus de joie l'éclaircissement de leurs doutes, qu'on leur apprendroit en même-temps le remède à cet abyme de miseres dont les hommes sont entourés, & dans lesquelles il est inconcevable comment ceux qui n'en esperent point, peuvent avoir le moindre repos.

C'est à cet étrange repos que Monsieur Pascal en vouloit principalement, & on le trouvera poussé dans ses Ecrits avec tant de force & d'éloquence, qu'il est mal-aisé d'y donner quelque attention sans en être ému;

ému; & que ces gens qui ont pris leur parti, & qui savent, disent-ils, à quoi ils doivent s'en tenir, auront peut-être de la peine à s'empêcher d'être ébranlés. Aussi ne croyoit-il pas qu'il pût subsister avec la moindre éteincelle de bon sens; & après avoir supposé qu'un homme raisonnable n'y pouvoit demeurer, non plus que dans l'ignorance de son véritable état présent & à venir, il lui fit chercher tout ce qui lui pouvoit donner quelque lumiere, & examina premièrement ce qu'en avoient dit ceux qu'on appelle Philosophes.

Mais il n'eut guères de peine à montrer qu'il falloit être peu difficile, pour s'en contenter; qu'ils n'avoient fait autre chose que se contredire les uns les autres, & se contredire eux-mêmes; qu'ils avoient trouvé tant de sortes de vrais biens, qu'il étoit impossible qu'aucun d'eux eût rencontré, puisque apparemment il doit être de telle nature, qu'on ne puisse s'y méprendre, & que les faux biens ne scauroient lui ressembler. Que si quelques-uns d'eux avoient connu que les hommes naissent méchans, aucun ne s'étoit avisé d'en dire la raison, ni même de la chercher, quoiqu'il n'y eût rien dans le monde de si digne de leur curiosité; que les uns avoient fait l'homme tout grand, malgré ce qu'il sent en lui de bassesse; & les autres tout

314 DISCOURS SUR LES PENSÉES
méprisable, malgré l'instinct qui l'éleve;
les uns maître de la félicité, les autres mi-
sérable sans ressource; les uns capable de
tout, les autres de rien; enfin, qu'il n'y
avoit point de secte qui en parlât si rai-
sonnablement, que chacun ne sentît en
soi de quoi la démentir.

Cet homme ne pouvant donc se satis-
faire de cela, ni abandonner aussi une
recherche si importante, & jugeant bien
que ce n'étoit pas de gens faits comme
lui, & aveugles comme lui, qu'il devoit
attendre quelque éclaircissement; Mon-
sieur Pascal lui fit venir à l'esprit, que peut-
être lui & ses semblables avoient-ils un
auteur qui auroit pu se communiquer à
eux, & leur donner des marques de leur
origine, & du dessein qu'il auroit eu en
leur donnant l'être. Et là-dessus parcou-
rant tout l'Univers & tous les âges, il
rencontre une infinité de Religions; mais
dont aucune n'est capable de le toucher.
Comme il a du sens, il conçoit quelque
chose de ce qui doit convenir à l'être sou-
verain, s'il y en a un, & de ce qu'il doit
avoir appris aux hommes, au cas qu'il se
soit fait connoître à eux, comme il a dû
faire, s'il y a une Religion véritable.

Mais au lieu de cela, que trouve-
t-il dans cette recherche? Des Religions
qui commencent avec de certains peuples,

DE M. PASCAL. 315
& finissent avec eux; des Religions où
l'on adore plusieurs dieux, & des dieux
plus ridicules que les hommes; des Reli-
gions qui n'ont rien de spirituel, ni d'éle-
vé, qui autorisent le vice, qui s'établif-
sent tantôt par la force, & tantôt par la
fourberie; qui sont sans autorité, sans
preuve, sans rien de surnaturel; qui n'ont
qu'un culte grossier & charnel, où tout
est extérieur, tout sentant l'homme, tout
indigne de Dieu, & qui le laissant dans
la même ignorance de la nature de Dieu
& de la sienne, ne font que lui apprendre
de plus en plus jusqu'où peut aller l'ex-
travagance des hommes. Enfin, plutôt que
d'en choisir aucune, & d'y établir son re-
pos, il prendroit le parti de se donner
lui-même la mort, pour sortir tout d'un
coup d'un état si misérable; lorsque, près
de tomber dans le désespoir, il découvre
un certain peuple, qui d'abord attire son
attention par quantité de circonstances
merveilleuses & uniques.

C'est le peuple Juif, dont M. Pascal fait
remarquer tant de choses, qu'on trouvera
pour la plupart dans le Recueil de ses
Pensées, qu'il faut n'avoir guères de cu-
riosité pour ne pas les approfondir. Ce
sont des gens tout sortis d'un même hom-
me, & qui ayant toujours eu un soin ex-
traordinaire de ne point s'allier avec les

autres Nations, & de conserver leurs généalogies, peuvent donner au monde, plutôt qu'à aucun autre Peuple, une histoire digne de créance; puisque enfin ce n'est proprement que l'histoire d'une seule famille, qui ne peut être sujette à confusion; mais pourtant d'une famille si nombreuse, que s'il s'étoit mêlé de l'imposture, il seroit impossible, comme les hommes sont faits, que quelqu'un d'eux ne l'eût découverte & publiée; outre que cette histoire étant la plus ancienne de toutes, elle n'a pu rien emprunter des autres, & que par cela seul elle mérite une vénération particulière.

Car, quoi qu'on puisse conter touchant les histoires de la Chine & quelques autres, le moindre discernement suffit pour voir que ce ne sont que des fables ridicules, & que celle-ci peut être véritable. Plus on examine celles-là, plus on en sent la fausseté; au lieu qu'à mesure qu'on approfondit celle-ci, elle se confirme elle-même, & elle devient incontestable. Et enfin, quand il sera question de choisir entre des hommes tombés du soleil, ou sortis d'une montagne, & des hommes créés par un Dieu tout-puissant, il faut se connoître bien peu à ce qui a l'air de vérité, pour balancer un moment.

Cet homme donc, ravi de cette décou-

verte, & résolu de la pousser comme sa dernière ressource, trouve d'abord que ce peuple si considérable se gouverne par un Livre unique, qui comprend tout ensemble son Histoire, ses Loix & sa Religion; & tout cela tellement joint & inséparable, que son attention en redouble, & qu'il croit en pouvoir conclure, que s'il y a quelque chose de vrai, il faut que tout le reste le soit.

Mais, ce qui est étonnant, il n'a pas ouvert ce Livre, qu'avec l'histoire de ce Peuple, il y trouve aussi celle de la naissance du monde; que le ciel & la terre sont l'ouvrage d'un Dieu; que l'homme a été créé, & que son Auteur s'est fait connoître à lui; qu'il lui a soumis toutes les autres créatures; qu'il l'a fait à son image, & par conséquent doné d'intelligence & de lumière, & capable de bien & de vérité; libre dans ses jugemens & dans ses actions, & dans une parfaite conformité des mouvemens de son cœur à la justice & à la droite raison. Car enfin, c'est ce qu'emporte cette ressemblance avec Dieu, à qui l'homme ne peut ressembler par le corps; & ce souffle de vie dont Dieu l'anima, qui ne peut être autre chose qu'un rayon de cette vie toute intelligente & toute pure qui fait son essence.

Voilà, à dire vrai, bien des doutes

levés, & par un moyen bien facile. L'éternité du monde où l'on se perd, & cette rencontre fortuite de quelques atomes, ne sont assurément pas si aisés à concevoir; & lorsqu'il s'agit d'expliquer cet ordre admirable de l'Univers, la génération des plantes & des animaux, l'artifice du corps humain, & ce qu'on entend surtout par les noms d'ame & de pensée; qu'il s'en faut que cette éternité & ces atomes ne paroissent aussi-bien imaginés, & que l'esprit n'ait autant d'envie de s'y rendre.

Que cet homme s'estimeroit donc heureux, s'il pouvoit trouver que ce fût-là une vérité. Dans l'espérance qu'il conçoit de ce commencement de lumière, il n'est rien qu'il ne donnât pour cela. Mais comme il ne voudroit point d'un repos où il lui restât quelque doute, & qu'il craint autant de se tromper, que de demeurer dans l'incertitude où il est, il veut voir le fond de la chose & l'examiner avec la dernière exactitude.

Il remarque premièrement, comme une circonstance qu'on ne sauroit trop admirer, que celui qui a écrit cela ait compris tant de choses, & des choses si considérables dans un seul chapitre, & encore bien court. Et au lieu que tous les hommes sont naturellement portés à aggrandir les

moindres choses, & que tout autre peut-être auroit cru déshonorer un si grand sujet, en le touchant si légèrement, il admire que celui-ci en ait pu parler d'une manière si simple; & qu'étant, ou voulant qu'on le crût choisi pour l'annoncer aux hommes, il ait si peu songé à se faire valoir, à prévenir l'esprit de ses lecteurs, à donner du lustre à ce qu'il disoit, ou à le prouver. Un caractère si rare, ou plutôt si unique, mérite sans doute quelque respect; & il y a grande apparence que quiconque a pu traiter ainsi des choses de cette nature, a bien senti que tout leur prix consistoit dans leur vérité, sans qu'elles eussent aucun besoin d'ornemens étrangers, & qu'il étoit même persuadé qu'elles étoient, ou bien connues, ou bien aisées à croire.

Mais cependant il se présente d'abord une difficulté qui paroît insurmontable; & au même temps qu'on voit clairement que si c'est un Dieu qui a créé les hommes, & qu'il ait lui-même rendu témoignage de la bonté de ses ouvrages, il faut que l'homme ait été dans l'état que j'ai dit: on se sent si éloigné de cet état, que l'on ne fait plus où l'on en est. Bien loin qu'on puisse se prendre pour une image de Dieu, on ne trouve pas en soi le moindre trait de ce qu'on se figure en lui, & plus on se

connoît, moins se trouve-t-on disposé à révéler un Dieu à qui on ressembleroit.

Il est sans doute qu'on seroit peu éclairci, si on en demeurait là. Mais ce seroit être bien négligent & bien coupable, que de ne pousser pas plus avant une recherche si importante. Car cette ouverture, qu'un Dieu nous ait faits, a de si grandes suites, qu'il n'y a que la crainte de trouver plus qu'on ne voudroit, qui puisse empêcher de l'approfondir. Cet homme que M. Pascal supposoit incapable de cette horrible crainte d'apprendre son devoir, & qui connoissoit trop son incapacité, pour qu'il pût décider de lui-même une chose si importante, ne s'en tint donc pas là, & n'attendit guères à en trouver l'éclaircissement.

Car ce qu'il voit incontinent après, c'est que ce même homme, que nous avons peint si éclairé, si maître de lui, eut à peine connu son Auteur, qu'il l'offensa; que le premier usage qu'il fit de ce présent si précieux de la liberté, ce fut de s'en servir à violer le premier commandement qu'il en avoit reçu; & qu'en oubliant tout d'un coup ce qu'on peut penser que devoit à Dieu une créature qui venoit d'être tirée du néant, pour posséder l'Univers & pour en connoître l'Auteur, il aspira à sortir de sa dépendance, à acquérir par

foi-même les connoissances qu'il avoit plu à Dieu de lui cacher, & en un mot à devenir son égal.

Il n'est pas besoin d'exagération pour persuader, ni de beaucoup de lumière pour comprendre que ç'a été le plus grand de tous les crimes, en toutes ses circonstances. Aussi fut-il puni comme il le méritoit: & outre la mort dont Adam avoit été menacé, il tomba encore dans un état déplorable, qui ne pouvoit être mieux marqué que par cette raillerie si amère, qu'il eut la douleur d'entendre de la propre bouche de Dieu: car au lieu de demeurer une image de la sainteté & de la justice de son Auteur, comme il le pouvoit, & de lui devenir égal, comme il l'avoit prétendu; il perdit en ce moment tous les avantages dont il n'avoit pas voulu bien user; son esprit se remplit de nuages; Dieu se cacha pour lui dans une nuit impénétrable; il devint le jouet de la concupiscence & l'esclave du péché; de tout ce qu'il avoit de lumière & de connoissance, il n'en conserva qu'un désir impuissant de connoître, qui ne servit plus qu'à le tourmenter; il ne lui resta d'usage de sa liberté que pour le péché, & il se trouva sans force pour le bien. Enfin il devint ce monstre incompréhensible, qu'on appelle l'homme; & communiquant de

plus la corruption à tout ce qui sortit de lui, il peupla l'univers de misérables, d'aveugles & de criminels comme lui.

C'est ce que cet homme rencontre bientôt après & dans tout le reste de ce Livre : car M. Pascal supposant qu'il ne pouvoit manquer d'être attiré par une si grande idée, & le lui faisant parcourir avec avidité, & même tous ceux de l'ancien Testament, il lui fit remarquer qu'il n'y est plus parlé que de la corruption de toute chair, de l'abandonnement des hommes à leur sens, & de leur pente au mal, dès leur naissance : & puis, s'étendant sur les choses qui rendent ce Livre singulier & digne de vénération, il lui fit voir que c'étoit le seul Livre du monde où la nature de l'homme fût parfaitement peinte, & dans ses grandeurs, & dans ses miseres, & lui montra le portrait de son cœur en une infinité d'endroits. Tout ce qu'il avoit découvert, en s'étudiant lui-même, lui parut là-dedans au naturel ; & cette lecture ayant même porté une nouvelle lumière dans les ténèbres de son intérieur, non-seulement il vit plus clairement ce qu'il y avoit déjà apperçu ; mais il y trouva même un nombre infini de choses qui lui avoient échappé, & qui n'avoient jamais été découvertes par aucun de ceux qui s'y sont le plus appliqués.

Il admire ensuite, non-seulement que ce Livre fasse mieux connoître l'homme qu'il ne se connoît lui-même, mais aussi qu'il soit le seul au monde qui ait dignement parlé de l'Être souverain, & qui le lui fasse concevoir autant au-dessus de ce qu'il s'en étoit imaginé, que tout ce qu'il avoit vu jusques-là lui paroïsoit au-dessous : & en effet, quand il n'y auroit que cela, qu'il est l'unique, qui l'obligeant de connoître un Dieu, ait parlé de l'aimer & de ne rien faire que pour lui, il est l'unique qui mérite qu'on s'y arrête. Car enfin, n'ayant rien que nous ne tenions de Dieu, ni mouvement, ni vie, ni pensée, nous ne faisons rien dont il ne doive être la fin, & toutes nos actions ne sont bonnes, ou mauvaises, que selon qu'elles tendent à ce but, ou qu'elles s'en écartent. Je ne parle pas de celles qui sont purement corporelles, & où notre volonté n'a point de part : celles-là ne sont pas proprement nôtres, & ne sont que partie des mouvemens de ce grand corps de l'univers, qui glorifient Dieu à leur manière. Mais pour celles que nous faisons, parce que nous voulons les faire, il n'y en a point dont nous ne devions lui rendre compte, & qui ne doive lui marquer que nous ne voulons que ce qu'il veut, afin que tous les êtres créés, & ceux qui pensent, & ceux

qui ne pensent point, soient dans une continuelle soumission à la volonté de leur Auteur, qui ne peut avoir eu d'autre dessein en les créant.

Mais comme ce seroit encore peu que d'accomplir cette volonté, si on ne l'aimoit, & que ce ne seroit presque qu'agir comme les choses inanimées, il a plu à Dieu de mettre dans l'homme une partie dominante, capable de choix & d'amour, & qui penchant toujours du côté qu'elle aime le mieux, donnât la pente à tout le reste, & pût lui faire un sacrifice volontaire de l'homme tout entier.

C'est en peu de mots l'idée d'une Religion véritable : ou il n'y en a point, ou c'est en cela qu'elle doit consister. Car la crainte, l'admiration, l'adoration même séparées de l'amour, ne sont que des sentimens morts, où le cœur n'a point de part, & qui ne sauroient produire une attache telle que doit être celle de la créature pour son Auteur. Cependant quelle autre Religion que la Chrétienne a jamais mis dans cet amour l'essence de son culte ? Ce seul défaut suffit, ce me semble, pour les croire toutes fausses, & je ne vois rien qui ait pu empêcher leurs inventeurs de s'en aviser, qu'un aveuglement surnaturel, & qui vienne de Dieu même, qui s'est voulu réserver une chose qui le distingue si visiblement.

Ce seroit peu encore que ce Livre fit voir clair à l'homme dans lui-même, s'il ne lui faisoit voir clair dans l'ordre du monde, & s'il ne démêloit ces questions impénétrables qui ont tant tourmenté les plus grands esprits du Paganisme. Pourquoi, par exemple, cette étrange diversité entre les hommes, qui sont tous de même nature ? Comment la chose du monde la plus simple, qui est l'ame, ou la pensée, peut-elle se trouver si diversifiée ? S'ils la tiennent d'un Etre supérieur, pourquoi la donne-t-il élevée aux uns & rampante aux autres, pleine de lumiere à ceux-ci & de ténèbres à ceux-là, juste & droite à quelques-uns, & à d'autres injuste & portée au vice ; & cela avec tant de différence & de mélange de ces qualités l'une avec l'autre, & de celles mêmes qui sont opposées, qu'il n'y a pas deux hommes au monde qui se ressemblent, ni même un homme qui ne soit dissimilable à lui-même d'un moment à l'autre ? Que si l'ame passe des peres aux enfans, comme les Philosophes le croyoient, d'où peut encore venir cette diversité ? Pourquoi un habile homme en produit-il un sans esprit ? Comment un scélerat peut-il venir d'un honnête homme ? Comment les enfans d'un même pere peuvent ils naître avec des inclinations différentes ?

Toutes ces difficultés ne cessent-elles pas par cette chute de la nature de l'homme, que ce Livre dit être tombé de son premier état ? & ne sont-ce pas des fuites nécessaires de l'assujettissement de l'ame au corps, que l'on ne fauroit concevoir que comme un châtiment, & qui la fait dépendre de la naissance, du pays, du tempérament, de l'éducation, de la coutume & d'une infinité de choses de cette nature, qui n'y devroient faire aucune impression ?

D'où vient aussi cette confusion qu'on voit dans le monde, qui a fait douter à tant de Philosophes, qu'il y eût une Providence, & qui le fait paroître, à ceux qui le regardent par d'autres yeux que ceux de la foi, un cahos plus confus que celui dont les Païens vouloient que leurs dieux l'eussent tiré ? Pourquoi les méchans réussissent-ils presque toujours, & pourquoi ceux qui semblent justes, sont-ils misérables & accablés ? Pourquoi ce mélange monstrueux de pauvres & de riches, de sains & de malades, de tyrans & d'opprimés ? Qu'ont fait ceux-là pour naître heureux, & avoir tout à souhait ; ou par où ceux-ci ont-ils mérité de ne venir au monde que pour souffrir ? Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'il y eût tant d'erreurs, tant d'opinions, de mœurs, de coutumes, de Religions différentes ? Tout cela est

encore éclairci par un petit nombre de principes qui se trouvent dans ce Livre, & par ceux-ci entre autres : Que ce n'est pas ici le lieu où Dieu veut que se fasse le discernement des bons & des méchans, dont la distinction seroit visible, si ceux-là étoient toujours heureux, & les autres toujours affligés : que ce n'est pas ici non plus le lieu de la récompense : que ce jour viendra : que cependant Dieu veut que les choses demeurent dans l'obscurité : qu'il a laissé marcher les hommes dans leurs voies : qu'il les laisse courir après les désirs de leur cœur, & qu'il ne veut se découvrir qu'à un petit nombre de gens, qu'il en rendra lui-même dignes, & capables d'une véritable vertu.

N'est-ce pas encore ici en quoi ce Livre est aimable & digne qu'on s'y attache ? Non-seulement il est le seul qui a bien connu la misère des hommes ; mais il est aussi le seul qui leur ait proposé l'idée d'un vrai bien, & promis des remèdes apparens à leurs maux. S'il nous abat, en nous faisant voir notre état plus déplorable encore qu'il ne nous paroïsoit, il nous console aussi, en nous apprenant qu'il n'est pas désespéré. Il nous flatte peut-être ; mais la chose vaut bien la peine de l'expérimenter : & le bonheur qu'il promet, réveille au moins nos espérances, en ce